

Campus philosophique
Séance du lundi 6 mai 2019 (Monique Castillo)
Un conservatisme inspiré (Léo Strauss)

Du nihilisme au totalitarisme

Personne ne pouvait se satisfaire du monde de l'après-guerre. La démocratie libérale allemande sous toutes ses formes semblait à beaucoup absolument incapable de faire face aux difficultés auxquelles l'Allemagne était confrontée. Cela engendra un préjugé profond, ou confirma un préjugé profond déjà existant, contre la démocratie libérale en tant que telle(...)

La perspective d'une planète pacifiée, sans gouvernants ni gouvernés, d'une société planétaire consacrée seulement à la production et à la consommation, à la production et à la consommation de marchandises spirituelles autant que de marchandises matérielles, fut positivement effrayante pour un bon nombre d'Allemands très intelligents et très honnêtes, mais il est vrai très jeunes.(...) Ce qu'ils haïssaient, c'était précisément la perspective d'un monde dans lequel chacun serait heureux et satisfait, dans lequel chacun aurait son petit plaisir diurne et son petit plaisir nocturne, un monde dans lequel aucun grand cœur ne pourrait battre et aucune grande âme respirer, un monde sans sacrifice réel autre que métaphorique, c'est-à-dire un monde ne connaissant pas le sang, la sueur et les larmes. Ce qui paraissait aux communistes la réalisation du rêve par excellence de l'humanité était pour ces jeunes Allemands le plus grand avilissement de l'humanité, la fin de l'humanité, l'apparition du « dernier homme » (p. 38-40)*Nihilisme et politique* (1941), (Bibliothèque Rivages, p. 50)

Religion et philosophie

Si nous regardons de haut la lutte séculaire entre philosophie et théologie, nous ne pouvons guère manquer de penser qu'aucune n'a jamais totalement réussi à réfuter l'autre. Tous les arguments en faveur de la révélation n'ont de poids, semble-t-il, que si l'on présuppose la croyance en la révélation; tous les arguments contre que si l'on admet l'incroyance au départ. Cet état de choses n'est que tout naturel. La révélation est si incertaine aux yeux de la seule raison qu'elle est toujours incapable de forcer son adhésion, et d'ailleurs l'homme est construit de telle façon qu'il peut trouver son bonheur, son accomplissement dans la libre investigation et dans la discussion de l'énigme de l'existence. Mais, d'un autre côté, il s'évertue si vivement à en chercher la clé et la connaissance humaine est toujours si limitée qu'il ne peut s'empêcher de ressentir le besoin d'une illumination divine, ni réfuter la possibilité de la révélation. C'est bien cet état de choses qui semble devoir décider irrévocablement en faveur de la révélation contre la philosophie. La philosophie doit accorder que la révélation est possible. *Droit naturel et histoire* (1953) (Champs-Flammarion, p. 77).

Les reculs de la modernité

Machiavel justifiait sa recherche d'une philosophie politique « réaliste » par des considérations sur les fondements de la société civile, c'est-à-dire par des considérations sur l'univers dans lequel vit l'homme. La justice n'a pas de fondement naturel ni supra-humain. Toutes choses humaines sont trop changeantes pour pouvoir être soumises à des principes de justice permanents. C'est la nécessité plutôt que l'intention morale qui détermine dans chaque cas quelle est la conduite sensée à tenir. C'est pourquoi la société civile ne peut pas même aspirer à être juste purement et simplement. Toute légitimité a sa source dans l'illégitimité; il n'est pas d'ordre social ou moral qui n'ait été établi à l'aide de moyens moralement discutables : la société civile n'est pas enracinée dans la justice mais dans l'injustice, et le fondateur du plus célèbre des empires est un fratricide. *Droit naturel et histoire* (p. 163)

Hobbes est le fondateur et le porte-parole classique de la doctrine typiquement moderne de la loi naturelle. Cette transformation profonde s'explique directement chez Hobbes par le besoin d'une caution humaine pour l'instauration du bon ordre social, autrement dit par son souci de « réalisme ». L'instauration d'un ordre social défini par rapport aux devoirs de l'homme est par force incertaine et même improbable ; un tel ordre a toutes les chances de paraître une utopie. Tout autre est le cas d'un ordre social défini par rapport aux droits de l'homme. Car les droits en question expriment et veulent exprimer ce que tout le monde désire réellement et de toute façon ; ils consacrent l'intérêt particulier de chacun, tel que chacun le conçoit ou peut être aisément amené à le concevoir. On peut escompter plus sûrement que des hommes combattront pour leurs droits qu'ils ne rempliront leurs devoirs (*Ibid.*,166)

(Locke) Les efforts de l'homme s'exercent à partir de la misère: l'état de nature est un état d'affliction. Le chemin du bonheur abandonne l'état de nature, il quitte la nature : la négation de la nature est le chemin du bonheur. Et si cette démarche vers le bonheur est l'accomplissement de la liberté, la liberté est la négativité. Tout comme la première douleur elle-même, la douleur qui délivre de la douleur « ne cesse que dans la mort ». Comme il n'y a donc pas de purs plaisirs, il n'y a pas nécessairement de conflit entre la société civile, en tant que puissant Léviathan ou société coercitive, et la vie bonne : l'hédonisme devient utilitarisme ou hédonisme politique. La douloureuse délivrance de la douleur s'épanouit non pas tant dans les plus grands plaisirs que dans les « possessions de choses qui produisent les plus grands plaisirs ». La vie est une quête de joie sans joie. (*Ibid.*, 218).

La crise de notre temps

Si un homme partage l'opinion selon laquelle en fait tous les désirs sont de dignité égale, dans la mesure où nous ne connaissons aucune considération de fait qui nous autoriserait à attribuer différentes dignités à différents désirs, il ne peut que partager l'opinion, s'il ne veut pas se rendre coupable d'un arbitraire grossier, selon laquelle tous les désirs doivent être traités comme égaux dans les limites du possible, et cette opinion est ce que signifie la permissivité égalitaire (...) L'homme est tacitement identifié à l'homme démocratique. La nouvelle science politique récompense les observations qui peuvent être effectuées le plus fréquemment, et par conséquent par des gens aux capacités les plus

médiocres. Elle atteint par conséquent fréquemment son point culminant avec des observations faites par des gens sans intelligence sur des gens sans intelligence. Si la nouvelle science politique devient de moins en moins capable de voir la démocratie ou de tenir un miroir devant la démocratie, elle reflète de plus en plus les tendances les plus dangereuses de la démocratie. Elle renforce même ces tendances. En enseignant en effet l'égalité stricte de tous les désirs, elle enseigne en effet qu'il n'y a rien qui doive faire honte à un homme ; en détruisant la possibilité du mépris de soi-même, elle détruit avec la meilleure des intentions la possibilité de se respecter soi-même. En enseignant l'égalité de toutes les valeurs, en niant qu'il existe des choses intrinsèquement élevées et d'autres intrinsèquement basses, ainsi qu'en niant qu'il y ait une différence essentielle entre l'homme et les animaux, elle contribue involontairement à la victoire de ce qu'il y a de plus bas. Léo Strauss, *Libéralisme antique et moderne* (1968) (épilogue, Puf, 321).

La démocratie moderne, bien loin d'être une aristocratie universelle, serait le gouvernement des masses, si les masses pouvaient gouverner; en fait, ce sont des élites qui gouvernent, cad des groupements d'hommes qui, pour une raison ou pour une autre, se trouvent au sommet ou ont de bonnes chances d'y parvenir, l'une des vertus les plus importantes requises pour le fonctionnement en douceur de la démocratie, dans la mesure où la masse a quelque chose à y voir, est, dit-on. l'apathie électorale, c'est-à-dire l'absence d'esprit public: les citoyens qui ne lisent rien d'autre dans les journaux que la page des Sports et les bandes dessinées ne sont certes pas le sel de la terre, mais ils sont le sel de la démocratie moderne. La démocratie n'est donc pas en fait le gouvernement des masses, la démocratie est la Culture de masse. Une culture de masse est une culture que l'on peut acquérir avec le minimum de capacités sans aucun effort intellectuel ou moral et au plus bas prix. Mais même une culture de masse et *précisément* une culture de masse exige la fourniture permanente de ce que l'on appelle de nouvelles idées, produits de ce que l'on appelle des esprits créateurs mêmes les chansons commerciales perdraient de leur attrait si elles ne variaient jamais. Cependant, même si l'on ne considère la démocratie que comme l'armature solide qui protège l'inconsistante et molle culture de masse, elle implique pour pouvoir durer des qualités d'une espèce totalement différente des qualités de dévouement, d'application, d'envergure d'esprit et de profondeur. Ainsi il nous est très facile de comprendre ce que signifie l'éducation libérale ici et maintenant. L'éducation libérale est l'antidote à la culture de masse. Le remède aux effets destructeurs de la culture de masse, à sa tendance propre à ne produire que «des spécialistes sans esprit et sans imagination et des voluptueux sans coeur». L'éducation libérale est le moyen grâce auquel nous essayons de remonter de la démocratie de masse à la signification originelle de la démocratie. L'éducation libérale est l'effort indispensable pour fonder une aristocratie à l'intérieur de la société démocratique de masse. L'éducation libérale rappelle la grandeur humaine aux membres d'une démocratie de masse qui ont des oreilles pour entendre. (Léo Strauss, *Libéralisme antique et moderne* (1968) p. 16.

Retrouver la question du meilleur régime

La philosophie politique sera donc la tentative de remplacer l'opinion concernant la nature des choses politiques par une connaissance de la nature des choses politiques. Par leur nature même, les choses politiques sont soumises à l'approbation et à la désapprobation, au consentement ou au rejet, à la louange et au blâme. Il est de leur essence de n'être pas neutres mais de manifester une

prétention à l'obéissance, à l'allégeance des hommes, de s'exposer à leur choix et à leur jugement. On ne comprend pas les choses politiques telles qu'elles sont, à savoir des choses politiques, si on ne prend pas au sérieux leur prétention, explicite ou implicite, à être jugées en termes de bien ou de mal, de justice ou d'injustice, c'est-à-dire si on ne les mesure pas à l'aune d'un critère quelconque du bien ou de la justice. Pour juger convenablement, il faut connaître les critères véritables. Si la philosophie politique veut rendre justice à ce sur quoi elle porte, elle doit tendre de toutes ses forces à la connaissance authentique de ces critères. La philosophie politique est la tentative de connaître vraiment à la fois la nature des choses politiques et l'ordre politique juste et bon » *Qu'est-ce que la philosophie politique ?* (1959) (Puf p. 18).

NB : les dates indiquées correspondent à l'édition anglaise.